



suite,

### *La Méthode de Marx*

«Ayant défini la science comme la connaissance des lois objectives de la nature, l'homme a essayé avec obstination de s'exclure lui-même de la science, se réservant des privilèges spéciaux sous forme de prétendues relations avec des forces surnaturelles (religion), ou avec des préceptes moraux et éternels (idéalisme). Marx dépouilla définitivement l'homme de ces odieux privilèges en le considérant comme un chaînon dans le processus évolutif de la nature matérielle ; la société humaine comme l'organisation de la production et de la distribution : le capitalisme comme une étape dans le développement de la société humaine.

Le but de Marx n'était pas de découvrir les «lois éternelles» de l'économie. Il niait l'existence de telles lois. L'histoire du développement de la société humaine est l'histoire de la succession de systèmes économiques variés, chacun fonctionnant selon ses propres lois.» Léon Trotsky.

### *La monnaie ou la circulation des marchandises.*

L'or a comme première fonction de fournir à l'ensemble des marchandises la matière où s'expriment leurs valeurs, c'est-à-dire les valeurs en tant que grandeur de même nom, de qualité égale et comparables quant à la quantité. Il fonctionne donc comme mesure universelle des valeurs, et ce n'est que grâce à cette fonction que l'or, la marchandise équivalent spécifique, devient monnaie.

Ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables ; c'est le contraire qui a lieu.

Toutes les marchandises en tant que valeurs étant du travail humain représenté et par suite commensurables entre elles, elles peuvent mesurer toutes ensemble leurs valeurs dans une seule et même marchandise spécifique et transformer ainsi cette dernière en leur mesure de valeur commune, c'est-à-dire en monnaie. La monnaie comme mesure de la valeur est la forme sous laquelle doit se manifester nécessairement la mesure immanente de leur valeur, le temps de travail.

L'expression en or de la valeur d'une marchandise est sa forme monnaie ou son prix.

Le prix des marchandises est, comme leur forme valeur en général, une simple forme idéale, distincte de leur forme physique réelle et tangible. Leur gardien est donc obligé ou de leur prêter sa propre langue ou de les munir d'étiquettes, pour faire connaître leur prix au monde extérieur. Il n'a pas besoin du moindre grain d'or pour évaluer en or des millions de valeurs de marchandises.

Si l'or et l'argent sont employés simultanément comme mesures de valeur, toutes les marchandises ont deux expressions différentes de leur prix, en or et en argent. Ces deux prix existent tranquillement côte à côte, tant que l'or et l'argent conservent le même rapport de valeur.

Les valeurs des marchandises sont transformées en quantités d'or imaginaires et de grandeur variable, c'est-à-dire, malgré la diversité des marchandises, en grandeurs de même nom, en grandeurs or. En cette qualité de quantités d'or différentes, elles se comparent et se mesurent réciproquement, et ainsi se développe la nécessité technique de les rapporter, comme à leur unité de mesure, à une quantité déterminée d'or. Cette unité de mesure se subdivise ensuite en parties aliquotes et devient étalon. Avant de devenir monnaie, l'or, l'argent et le cuivre possèdent déjà des étalons de ce genre dans leurs mesures de poids.

Comme mesure des valeurs et comme étalon des prix, l'or remplit deux fonctions absolument différentes. Il est mesure des valeurs comme incarnation sociale du travail humain ; il est étalon du prix en tant que poids déterminé d'un métal. Comme mesure de valeur, il sert à transformer en quantités imaginaires d'or, c'est-à-dire en prix, les valeurs diverses des marchandises ; comme étalon des prix, il mesure ces quantités d'or. La mesure de valeur sert à mesurer les marchandises en tant que valeurs ; l'étalon des prix, au contraire, mesure les quantités d'or d'après le poids d'une quantité d'or donnée, mais non pas la valeur d'une quantité d'or d'après le poids d'une autre. Pour l'étalon des prix, il faut qu'un poids déterminé d'or soit fixé comme unité de mesure.

L'étalon des prix remplit donc sa fonction d'autant mieux qu'une seule et même quantité d'or est plus constante comme unité de mesure.

Quels que soient les changements survenus dans la valeur de l'or, des quantités déterminées d'or auront toujours entre elles le même rapport de valeur.

La valeur de la monnaie restant constante, il ne peut y avoir hausse générale des prix des marchandises que si les valeurs des marchandises montent ; les valeurs des marchandises restant constantes, cette hausse ne peut se produire que si la valeur de la monnaie baisse. Inversement, la valeur de la monnaie restant constante, il ne peut y avoir baisse générale des prix des marchandises que si les valeurs des marchandises baissent ; et, les valeurs des marchandises restant constantes, que si la valeur de la monnaie monte. La hausse de la valeur de la monnaie n'implique donc pas nécessairement une baisse proportionnelle des prix des marchandises, ni la baisse de la valeur de la monnaie une hausse proportionnelle du prix des marchandises.

Ceci ne s'applique qu'à des marchandises dont le prix ne varie pas.

Peu à peu, les noms de monnaie dérivés des poids du métal se différencient des noms de poids primitifs.

Le terme livre était, par exemple, le nom de monnaie donné à une vraie livre d'argent. Mais, dès que l'or s'est substitué à l'argent comme mesure des valeurs, le même nom s'est attaché à 1/4 de livre d'or, suivant le rapport de valeur existant entre l'or et l'argent. Il faut distinguer dès lors entre la livre, nom de monnaie, et la livre, nom ordinaire de poids appliqué à l'or.

L'étalon monétaire étant d'une part purement conventionnel, mais ayant besoin d'autre part de validité sociale, on finit par le régler légalement. Un poids déterminé de métal précieux, par exemple 1 once d'or, est officiellement divisé en parties aliquotes, auxquelles on donne le nom légal de livre, écu, etc. Une telle partie aliquote, qui est alors considérée comme la véritable unité de mesure de la monnaie, est à son tour subdivisée en d'autres parties aliquotes qui reçoivent les appellations légales de shilling, penny, etc. Après comme avant, l'étalon de la monnaie de métal est constitué par des poids déterminés de métal. Seuls la division et les noms ont changé.

Sous leurs noms monétaires, les marchandises se disent ainsi leur valeur, et la monnaie sert comme monnaie de compte toutes les fois qu'il s'agit de fixer une chose comme valeur et par conséquent sous forme monnaie.

Le prix est le nom monétaire du travail représenté dans la marchandise. L'équivalence entre la marchandise et la quantité d'argent, le nom de cette quantité représente le prix, est donc une tautologie, de même que l'expression de la valeur relative d'une marchandise est toujours l'expression de l'équivalence de deux marchandises.

Mais si le prix, comme exposant de la grandeur de valeur de la marchandise, est l'exposant de son rapport d'échange avec la monnaie, il ne s'ensuit pas réciproquement que l'exposant du rapport d'échange avec la monnaie soit nécessairement le rapport de sa grandeur de valeur.

La grandeur de valeur de la marchandise exprime donc un rapport nécessaire, inhérent à sa production, entre la marchandise et le temps de travail social.

Lorsque la grandeur de valeur se change en prix, ce rapport nécessaire apparaît comme rapport d'échange d'une marchandise avec la marchandise monnaie existant en dehors d'elle. Mais ce rapport ne peut exprimer ni la grandeur de valeur de la marchandise ni l'augmentation ou la diminution qui peut survenir lors de l'aliénation de cette marchandise. La forme prix implique donc la possibilité d'un désaccord entre le prix et la grandeur de valeur. Ceci ne constitue pas une défectuosité de cette forme qui en devient au contraire la forme adéquate d'un mode de production où la règle ne peut prévaloir qu'en tant que loi moyenne, à l'action aveugle, de l'irrégularité.

La forme prix peut en outre renfermer une contradiction qualitative, en sorte que le prix cesse d'être expression de valeur, bien que la monnaie ne soit que la forme valeur des marchandises. Des choses qui, en elles-mêmes, ne sont pas des marchandises, par exemple la conscience, l'honneur, etc., peuvent devenir vénales et, par leur prix, acquérir la forme marchandise. Une chose peut donc formellement avoir un prix sans avoir une valeur. L'expression de prix devient alors imaginaire, comme certaines grandeurs en mathématiques. Mais d'autre part, la forme prix imaginaire, comme par exemple le prix d'un terrain inculte, qui n'a point de valeur, parce qu'aucun travail humain ne s'y trouve représenté, peut renfermer un réel rapport de valeur ou un rapport qui en dérive.

La forme prix implique l'aliénabilité des marchandises contre de la monnaie et la nécessité de cette aliénation. D'autre part, l'or ne fonctionne comme mesure idéale de la valeur que parce qu'il circule déjà comme marchandise monnaie dans les opérations de l'échange. Dans la mesure idéale des mesures, se trouvent donc déjà aux aguets les espèces sonnantes et trébuchantes.

En tant que l'échange fait passer les marchandises des mains où elles sont non-valeurs d'usage dans des mains où elles seront valeurs d'usage, il ne constitue qu'un transfert social de matière. Le produit d'un mode utile de travail en remplace un autre. Arrivée au point où elle sert de valeur d'usage, la marchandise tombe de la sphère des échanges dans la sphère de consommation. La première seule nous intéresse ici. Il nous faut donc examiner toute l'évolution suivant le côté formel, c'est-à-dire le seul changement de forme ou la métamorphose des marchandises d'après laquelle se fait la circulation sociale.

L'intelligence de ce changement de forme est extrêmement imparfaite, d'abord à cause de l'obscurité même de l'idée de valeur, mais surtout par suite de la circonstance que tout changement de forme d'une marchandise quelconque se fait par l'échange de deux marchandises, d'une marchandise commune et de la marchandise argent. Si l'on s'en tient à ce seul facteur matériel, on néglige précisément ce qu'il importe surtout de voir, c'est-à-dire les changements qui s'opèrent dans la forme. On oublie que l'or, en tant que simple marchandise, n'est pas de la monnaie et que les autres marchandises, dans leurs prix, se rapportent à l'or comme à leur propre forme monnaie.

C'est à l'état naturel, sans être ni dorées ni sucrées, que les marchandises entrent dans les opérations d'échange. L'échange produit un dédoublement de la marchandise en marchandise et en monnaie, c'est-à-dire une opposition extérieure, où elles représentent leur opposition intrinsèque de valeur d'usage et de valeur. Dans cette opposition, les marchandises figurent comme valeurs d'usage en face de l'argent comme valeur d'échange.

D'autre part, les deux termes de l'opposition sont des marchandises, par suite des unités de valeur d'usage et de valeur. Mais cette unité de différences se présente inversement aux deux pôles de l'opposition ; elle en représente donc en même temps le rapport réciproque. La marchandise est réellement valeur d'usage, tandis que sa valeur d'échange n'apparaît qu'idéalement dans le prix qui la rapporte à l'or comme à sa forme valeur réelle. Inversement, la matière or ne vaut qu'en tant que matière marchandise ou monnaie. Elle est donc en réalité valeur d'échange. Ces formes opposées des marchandises sont les formes réelles de leur mouvement d'échange. L'opération d'échange de la marchandise se fait donc en deux métamorphoses contraires, mais complémentaires l'une de l'autre et dans les changements de forme suivants : à suivre...